MSc
ML
50.2
.B36
A57
1765

L'ÉCOLE DE LA JEUNESSE,

OU

LE BARNEVELT FRANÇOIS;

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES ET EN VERS;

MESLÉE D'ARIETTES:

Par M. ANSEAUME.

La Musique est de M. DUNY.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 24 Janvier 1765.

Sicelides Musæ, paulò majora canamus. Virgile.

Le Prix est de 30 sols avec la Musique.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques; au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

CLÉON.	M. Le Jeune.
M. ORONTE, *Oncle de Cléon*,	M. Caillot.
SOPHIE, *Promise à Cléon*,	Me. La Ruette.
DUBOIS, *Valet de M. Oronte*,	M. Dehesse.
HORTENSE, *jeune Veuve*,	Mlle. Beaupré.
FANETTE, *Suivante d'Hortense*,	Mlle. Desglands.
MONDOR, *Ami d'Hortense*,	M. La Ruette.
DAMIS,	M. Desbrosses.
JAVARD, *Créancier de Cléon*,	M. Renaud.
UN CHEVALIER Gascon, UN BARON,	M Trial. *Joueurs.*
UN CHANTEUR.	M. Lobreau.
UNE MARCHANDE DE MODES.	Mlle. Lafond.
UN HUISSIER, UN BROCANTEUR, UN VALET.	M. Champville.

L'ÉCOLE DE LA JEUNESSE, OU LE BARNEVELT FRANÇOIS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

La Scène eſt chez M. Oronte.

SCENE PREMIERE.

FINETTE, DUBOIS.

FINETTE.

ARIETTE.

JE veux parler ou me taire,
Selon qu'il me plaît à moi.
Ce n'eſt point là ton affaire,
Dis comme nous, ou tais-toi.

Valet d'un jeune homme aimable,
Au lieu d'être ſon Mentor,
Si tu te rendois traitable,
Tu vaudrois ton peſant d'or.
Va, crois-moi, change de gamme.

(Dubois fait des ſignes d'impatience comme s'il vouloit l'interrompre.)

Hem! plaît il? Ah! pauvre corps!
De la langue d'une femme
Tu veux regler les reſſorts!
Tu n'auras pas cette gloire.
Défends au feu de brûler,
Au Procureur de voler,
Au Roſſignol de chanter,
Au Gaſcon de ſe vanter,
Au Muſicien de boire;
Après ces prodiges-là,
Ton projet s'accomplira.

Je veux parler, &c.

DUBOIS.

Et moi, je ne veux rien entendre.
Sortez, votre préſence en ces lieux me déplaît.

FINETTE.

Tu prends un ton de Maître, à ce qu'il me paroît!
Je n'y viens pas pour toi.

DUBOIS.

Sortez, ſans plus attendre.

FINETTE.

Il faut auparavant que je parle à Cléon.

DUBOIS.

Eh ! quoi, tous les jours de la vie,
Dans votre maudite maiſon,
Du matin juſqu'au ſoir, il s'enferme & s'oublie :
N'avez-vous pas aſſez le tems de lui parler ?

FINETTE.

Eh ! peut-il voir meilleure compagnie ?

DUBOIS.

Ah ! que, ſi vous vouliez ne rien diſſimuler,
Vous diriez autrement !

FINETTE.

Mais Hortenſe eſt jolie ;
C'eſt une Veuve encor dans ſon printemps,
Dont l'eſprit cultivé, les graces, les talens...

DUBOIS.

Elle n'a de talens que ceux d'une coquette
Qui veut attirer les galans.

FINETTE.

Parle donc, inſolent !

DUBOIS.

Oui, je vous le répete ;
Ce n'eſt qu'à force d'art qu'elle ſçait les charmer.
Tout eſt faux dans ſon air, ſon maintien, ſa parure ;
Tout, juſqu'à ſon ſilence, annonce l'impoſture :
Et Cléon, ſans rougir, & Cléon peut l'aimer !
Se dérobant pour elle aux vœux de ſa famille,
Il traite avec mépris la plus aimable fille...
Tout autre de lui plaire auroit fait ſon bonheur ;
Mais Cléon aveuglé ſe plaît dans ſon erreur.
Que ſon Oncle, animé d'une juſte colere,
Le remette à l'état où l'a laiſſé ſon Pere ;

Que ſans biens, ſans honneur, abandonné, proſcrit,
A la honte & l'opprobre il ſe trouve réduit :
Rien ne le touche plus ; ſon ame en léthargie
Par vous ſeules enfin tient encore à la vie.
Rendez-le nous de grace. En vérité,
Vous le devez ; & ſi la probité ....

FINETTE, *riant.*

Ah, ah, ah.

DUBOIS.

Vous riez !

FINETTE.

Je ris de la Morale
Qu'avec un ton pédant Mons Dubois nous étale.
C'eſt tems perdu, mon cher ; & ne ſçais-tu pas bien
Qu'entre gens comme nous ces mots-là ne ſont rien.
Ton Maître eſt fou ; qu'importe ? Eh ! qui te le conteſte ?
Fais ta main ; voilà tout, & moque-toi du reſte ;
Laiſſe la probité pour ce qu'elle eſt.

DUBOIS *veut répondre, & ne trouvant point de terme qui lui convienne, il ſort avec indignation.*

Adieu.

SCENE II.

FINETTE, *seule.*

[*Elle regarde sortir Dubois.*]

CE garçon-là ne nous ménage guères ;
Son zèle pourroit bien déranger nos affaires :
S'il étoit écouté, nous n'aurions pas beau jeu.
Heureusement pour nous, malgré toutes ses peines ;
Nous tenons Cléon dans nos chaînes.
Mais le voici, je crois ; oh ! non, c'est le Vieillard ;
S'il me voyoit ici... Gagnons vîte la porte.

[*Elle sort.*)

SCENE III.

M. ORONTE, DUBOIS.

M. ORONTE, *une Lettre à la main.*

L'INGRAT ! de mes bontés abuser de la sorte !
Mais j'y sçaurai mettre ordre, & plûtôt que plus tard.
Ma complaisance enfin deviendroit condamnable ;
De ses égaremens je me croirois coupable,
Si je n'en arrêtois le cours.

DUBOIS.

Mais n'eſt-il point d'autre reſſource?
Voyez-le encor, Monſieur : peut-être vos diſcours
Des vertus dans ſon cœur ranimeront la ſource.

ORONTE.

Pour en venir à bout, que n'ai-je point tenté?
A tout ce que j'ai fait n'a-t-il pas réſiſté?

ARIETTE.

Quand le feu de la Guerre
S'allume ſur la Terre,
On eſpere la Paix;
Quand les vents & l'orage
Sur l'Onde font ravage,
Le calme vient après.
Mais que peut-on attendre
D'un jeune évaporé
A ſoi-même livré,
Qui ne veut rien entendre?
Non, non, de ſes excès
Il ne revient jamais.

DUBOIS.

Il peut en revenir; ayez quelque eſpérance:
Je dois bien connoître Cléon,
Il me doit à peu-près ſon éducation.
Attaché près de lui dès ſa plus tendre enfance,
J'ai ſuivi les progrès que faiſoit ſa raiſon.
J'ai toujours remarqué, malgré ſa pétulance,
Que le fond du cœur étoit bon.
Quelquefois je lui parle avec toute licence;

S'il n'en profite pas, il m'écoute du moins :
Je ne demande pas d'autres fruits de mes soins.
Emporté par le feu de l'âge,
Ses yeux d'un voile épais à préſent ſont couverts :
Laiſſez diſſiper le nuage,
Vous le verrez bien-tôt rougir de ſes travers,
Et l'aimable Sophie aura cet avantage....

ORONTE.

Sophie ! il ne faut plus ſonger à les unir.
Cet hymen autrefois auroit fait mon plaiſir ;
Mais à préſent, j'en craindrois trop la ſuite.
L'une a mille vertus, & l'autre eſt ſans conduite ;
Elle-même à ces nœuds ne doit plus conſentir.
Son cœur en murmure peut-être ;
Quand d'un noble courroux elle devroit s'armer,
Elle eſt foible aſſez pour l'aimer.

DUBOIS.

Monſieur, Monſieur,.. mon jeune Maître ;
Otez-lui ſes défauts, eſt bien fait pour charmer.

ORONTE.

Quoi qu'il en ſoit, j'ai pour Sophie
Un parti qui lui convient mieux ;
Elle y pourra trouver le bonheur de ſa vie,
Pour peu qu'à mes deſirs elle accorde ſes vœux.
Ici dans un moment je compte l'en inſtruire ;
A mon neveu, ſur-tout, garde-toi de rien dire,
Va porter ma lettre où tu ſçais.

[*Il lui donne la Lettre qu'il tenoit.*]

Je vois Sophie.... Adieu.

[*Dubois ſort.*]

SCENE IV.

M. ORONTE, SOPHIE.

ORONTE.

De vos chagrins passés,
Ma fille, perdez la mémoire :
Cléon n'est pas digne de vous ;
De vos attraits je veux venger la gloire,
En vous donnant un autre Époux.

SOPHIE.

Vous avez sur mon sort une entiere puissance ;
Je sçais que je dois tout à vos soins généreux :
Orpheline dès mon enfance,
J'ai passé près de vous les jours les plus heureux.
Vous avez à Cléon engagé ma tendresse ;
J'ai souscrit sans peine à ce choix.
Vous voulez aujourd'hui m'imposer d'autres loix...
Comment vaincre l'amour, & ma propre foiblesse ?

ARIETTE.

Ma flamme est trop chere à mon cœur ;
Malgré les maux qu'elle me cause.
J'y trouve encor plus de douceur
Qu'au changement qu'on me propose.

Pour moi l'Amour eſt un plaiſir
Même dans ſa rigueur extrême....
Ah ! ſi jamais l'Ingrat que j'aime,
Sous mes loix pouvoit revenir !
L'Amour ſeroit mon bien ſuprême.

ORONTE, *avec un certain dépit.*

Employez donc vos ſoins pour le rendre à lui-même.
Faites valoir les droits que vous donne l'Amour.
Aux devoirs, aux vertus ménagez ſon retour,
Et diſputez ſon cœur à la Beauté qu'il aime.
Ce n'eſt qu'au nom de votre époux
Que je pourrai le reconnoître.
Qu'il briſe tous les nœuds qui l'empêchent de l'être,
Ou qu'il craigne avant peu l'effet de mon courroux.

[*Il ſort.*]

SCENE V.

SOPHIE, *ſeule.*

MONSIEUR Oronte eſt aigri. Comment faire ?
Cléon, au lieu de l'appaiſer,
Semble ne s'occuper qu'à braver ſa colere ;
Je tâche en vain de l'excuſer.
Mais eſt-ce à moi, quand il m'offenſe,
A prendre ſeule ſa défenſe ?

Oui, je le dois; oui, malgré ſes erreurs,
Si j'ai bien ſçu lire en ſon ame,
Nous lui devons autant de pitié que de blâme.
De la ſéduction les preſtiges trompeurs
Ont ſurpris ſa jeuneſſe, & cauſé nos malheurs.

ARIETTE.

Cher objet de ma tendreſſe,
Si tu cherches le bonheur,
Pourquoi donc le fuir ſans ceſſe?
Viens le chercher dans mon cœur.
Ma rivale a ſçu te plaire,
Ses attraits te font la loi.
Mais eſt-elle auſſi ſincere,
T'aime-t elle autant que moi?
Viens, ne ſois donc plus rebelle;
Le plus tendre Amour t'appelle.
Si tu cherches le bonheur,
Cher objet de ma tendreſſe,
Pourquoi donc le fuir ſans ceſſe?
Viens le chercher dans mon cœur.

SCENE VI.

SOPHIE, CLÉON.

CLÉON.

EH! quoi, c'eſt vous, belle Sophie!
En vérité, je ſuis enchanté de vous voir.
Chaque jour à mes yeux vous offre plus jolie,
Et donne à vos attraits je ne ſçais quel pouvoir....

SOPHIE.

Dont il vous eſt aiſé, Monſieur, de vous défendre.

CLÉON.

Vous avez de l'humeur!.. oui... je ſuis dans mon tort;
Allons, grondez-moi donc bien fort,
Et puis faiſons la paix; car mon cœur eſt trop tendre
Pour ſoutenir long-tems votre courroux,
Et pour vous le prouver...

[*Il veut l'embraſſer.*]

SOPHIE, *le repouſſant.*

Cléon, moderez-vous.
Réſervez ces tranſports à votre chere Hortenſe.

CLÉON.

Hortenſe! ah! vous donnez auſſi dans cette erreur!
Vous m'en croyez amoureux! en honneur,
Le parallele vous offenſe.
Je lui rends, il eſt vrai, viſite aſſez ſouvent,
Et y trouve toujours fort bonne compagnie:
Mais croyez-moi, le cœur n'eſt point de la partie,
Vous vous feriez grand tort d'en douter un moment.

SOPHIE.

Défabuſez donc tout le monde,
Défabuſez votre Oncle le premier.
Sur lui pour l'avenir tout votre eſpoir ſe fonde ;
Que voulez-vous qu'il penſe ?

CLÉON.

Il eſt bien ſingulier
Qu'un Oncle pour qui j'ai tout le reſpect poſſible,
Puiſſe s'imaginer ... Mais briſons là-deſſus ;
Mon cœur pour vous ſeule eſt ſenſible,
Par quels ſermens faut-il ...

SOPHIE.

Ils ſeroient ſuperflus ;
Je veux une preuve plus ſûre,
Notre hymen paroiſſoit l'objet de tous vos vœux,
Monſieur Oronte aſpire à voir former ces nœuds :
Qui vous empêche de conclure ?

CLÉON.

Oui ... Je penſe en effet ... que c'eſt le vrai moyen...
Et qu'en formant ce beau lien ....
On n'auroit plus du moins de reproche à me faire...
Mais nous ſommes encor bien jeunes tous les deux.
Pour s'aimer, eſt-il néceſſaire
De faire venir le Notaire ?
Soyons tous deux d'accord, & nous ſerons heureux.

ARIETTE.

Pourquoi chercher la peine
Dont on peut s'affranchir ?
L'hymen eſt une chaîne,
L'amour eſt un plaiſir.

L'Amour offre à nos cœurs
Les plus douces faveurs,
Sur un thrône de fleurs
Il régit ſon empire.
Quand l'Hymen une fois
Nous retient ſous ſes loix,
On languit, on ſoupire.
Sur un thrône de fleurs
L'Amour regne en nos cœurs.
L'Hymen traîne après lui
La triſteſſe & l'ennui.
Pourquoi chercher la peine
Dont on peut s'affranchir ?
L'hymen eſt une chaîne,
L'amour eſt un plaiſir.

SOPHIE.

Songez-vous bien à qui s'adreſſe ce diſcours ?
Au digne objet de vos folles amours,
D'un tel projet allez vanter les charmes ;
Mon cœur n'en ſera point jaloux.
Pour vaincre le penchant qui m'attachoit à vous ;
Grace au Ciel, vous venez de me prêter des armes,
Dont je me ſervirai ; je vous le promets bien.

CLÉON.

Mais écoutez-moi donc.

SOPHIE, *ſortant.*

Non ; je n'écoute rien.

SCENE VII.

CLÉON, *seul.*

C'Est tout de bon, je crois;... l'aventure eſt unique.
Voilà Mademoiſelle à préſent qui ſe pique.
On fait bien d'eſtimer cette haute vertu
Qui rend à ſes devoirs une femme fidelle :
Mais, parbleu ! ſe brouiller pour une bagatelle ;
C'eſt ce que l'on n'a jamais vû.

SCENE VIII.

CLÉON, ORONTE.

ORONTE.

JE viens de voir Sophie en larmes ;
Elle ſortoit d'auprès de vous.
Que s'eſt-il donc paſſé qui cauſe ſes allarmes?
Voyons.

CLÉON.

Je n'en ſçais rien : nous cauſions entre nous.
Sur un point de peu d'importance,
Nous nous ſommes trouvés d'un avis différent.....

ORONTE.

ORONTE.

Taisez-vous.

CLÉON.

Mais, mon Oncle...

ORONTE.

Il suffit, je m'entend.
Voilà le fruit, apparemment,
Des leçons que vous donne Hortense.
C'est d'elle qu'à présent vous recevez des loix;
De tous vos sentimens arbitre souveraine,
Il suffit qu'elle parle, & soudain, à sa voix,
Votre cœur lui soumet son amour & sa haine.

ARIETTE.

Au Tourbillon qui t'entraîne,
Lâche, tu crains de résister.
Tu vois ta perte certaine,
Et tu t'y laisses emporter.
Le cri de la Vertu
En vain s'éleve
Dans ton cœur combattu.
Loin d'entendre sa voix,
Ton cœur se souleve,
Et brave ses droits.

Au tourbillon, &c.

CLÉON.

Eh! bien, je reconnois mon tort.
[*A part.*]Pour l'adoucir il est besoin de feindre.
[*Haut.*] Mon Oncle, calmez ce transport;
Vous n'aurez désormais nul sujet de vous plaindre.

ORONTE, *sérieux.*

Tu ne reverras plus Hortense ?

CLÉON.

J'y consens.

ORONTE.

Et tu rendras à la tendre Sophie
Un cœur fidele à ses premiers sermens ?
Tu ne me réponds rien !

CLÉON.

C'est ma plus chere envie.

ORONTE.

N'affecte point ici de sentiment joüé :
Si tu sens pour Sophie un amour bien sincere
Ce jour même, ce jour, je termine l'affaire
Je te rends, à ce prix, toute mon amitié :
[*Dubois entre.*]
Mais si de me tromper tu peux être capable,
Je ne te connois plus.... fais à présent ton choix,
Le mien est fait.

[*Il sort.*]

SCENE IX.

CLÉON, DUBOIS.

DUBOIS.

MONSIEUR.

CLÉON.

Ah ! ah ! c'eſt toi, Dubois !
(*A part.*) Vit-on jamais rien de ſemblable ?

DUBOIS.

Eh bien ! êtes-vous décidé ?

CLÉON.

Oh ! parbleu, laiſſe-moi tranquille ;
En honneur, je ſuis excédé.

DUBOIS, *ironiquement.*

C'eſt votre faute auſſi, vous êtes trop facile.

CLÉON.

Mais ... ai-je tort ? voyons... Contre ma liberté
Ici tout le monde conſpire.
Du matin juſqu'au ſoir je ſuis perſécuté.
Jeune encore, &, j'oſe le dire,
En état d'être préſenté
Dans un certain monde....

DUBOIS.

Sans doute.

CLÉON.

On prétend me forcer à tout abandonner,
Et, quelque choſe qu'il m'en coûte,
Il faut me laiſſer enchaîner.
Je ſuis libre....

DUBOIS.

Qui ? vous ! dites-moi, je vous prie,
Qu'eſt-ce donc qu'un eſclave ? Il me paroît, à moi,
Que c'eſt quelqu'un ſurtout dont l'ame eſt aſſervie,
Qui n'a ni volontés ni ſentimens à ſoi,
Qui devant ſon tyran, pâle & tremblant d'effroi,
Change avec lui de goût, de fantaiſie...
Enfin ... qui vous reſſemble, & tel que je vous voi.
Une Maîtreſſe intéreſſée
Tourne votre eſprit à ſon gré.
Sans relâche, attentif à lire en ſa penſée,
Ce qui vient de ſa part à vos yeux eſt ſacré.
Les amis, les flatteurs à gages
Dont elle compoſe ſa Cour,
Ont ſoin de vous la peindre avec tant d'avantages;
Que leur ſimple récit vous enivre d'amour.
Pour vivre au milieu d'eux, pour charmer votre Belle,
Il a fallu de plus adopter leurs travers.
Cette ſimplicité qui vous eſt naturelle,
A fait place au fracas, au brillant, aux grands airs.
Vous qui n'étiez pas né pour l'être,
Vous qui d'en rencontrer paroiſſiez ſi ſurpris,
Vous êtes à préſent, grace à vos bons amis,
Le plus étourdi Petit-Maître...

CLÉON, *vivement.*

Quoi ! tout de bon ? Eh bien ! je ſuis comblé.
Tu crois par-là me faire injure,
En ſuivant les tranſports d'un zéle mal reglé...

DUBOIS.

Quoi ! vous pouvez !

CLÉON.

Oui, je t'assure.
Tu ne sçais pas, esprit borné,
Qu'un Petit-Maître vif, par les graces orné,
Est un homme charmant, &...quoiqu'on en murmure,
Le chef-d'œuvre de la Nature.

ARIETTE.

Adoré, poursuivi des Belles,
Il est l'ame de leurs plaisirs.
Il enchaîne les plus rebelles,
Et les soumet à ses desirs.
La gaîté, la vive saillie
Assaisonnent son entretien;
Son cœur léger se multiplie,
Il est à tout, il n'est à rien.
Lors même qu'il se lie,
Il n'a point de lien,
Et c'est l'Enfant de la Folie.

DUBOIS, *ironiquement.*

Oui, vous êtes tous fort aimables,
Vous avez pour briller les plus rares talens,
Et vous seriez inimitables,
Si vous aviez une once de bon sens:
Mais de ces Elégans, que votre cœur admire,
Remarquez bien quelle est la fin.
Voyez Mondor.

CLÉON.

Mondor!

DUBOIS.

Oui, ce vieux libertin
Dont les nobles conseils ont sur vous tant d'empire.
C'est peu d'avoir perdu son état & son bien,

De s'être fait lui-même un objet de risée :
S'il parle, à chaque instant sa poitrine épuisée
Par sa toux fatiguante, interrompt l'entretien ;
S'il marche, l'on croit voir une machine usée,
Dont les foibles ressorts ne tiennent plus à rien.

UN VALET, *à Cléon.*

Monsieur, une personne est-là qui vous demande.

DUBOIS, *au Valet.*

Qu'est-ce ?

CLÉON.

Vas y voir.

DUBOIS.

Moi ?

CLÉON.

Oui.

DUBOIS.

C'est que j'appréhende...
Car il en est déjà venu
Que j'ai congediés du mieux que je l'ai pû.

CLÉON.

Qui donc ?

DUBOIS, *un peu brusquement.*

Des créanciers, dont la troupe incivile
Offre, au prix que l'on veut, vos billets par la ville,
Et qui, chaque matin dans l'antichambre assis,
Pendant que vous dormez, m'assomment de leurs cris.

CLÉON.

Fais-les taire.

DUBOIS, *s'en allant.*

(*Il s'arrête.*) Et voilà ce que causent les dettes.
Mais on vient...celui-ci n'est pas sur mes tablettes.
(*Voyant que Damis marche très-lentement.*)
Eh bien ! entrera-t-il ?

SCENE X.

DAMIS, CLÉON, DUBOIS.

DAMIS, *après bien des révérences.*

MONSIEUR Cléon...

CLÉON.

C'eſt moi.

DAMIS, *ſaluant.*

Je ſuis ravi d'avoir l'honneur de vous connoître.

CLÉON, *ſaluant.*

Monſieur...

DAMIS, *ſaluant encore.*

Monſieur.

CLÉON.

Daignez me dire en quoi
Je puis vous obliger.

DAMIS.

Peut-être
Vous êtes en affaire à préſent ?

CLÉON.

Non, Monſieur,
Parlez, & comptez ſur mon zele...

DAMIS, *après un peu de temps.*

Vous ſçavez qu'on n'eſt pas le maître de ſon cœur,

CLÉON, *ſouriant.*

Sûrement, je le ſçais.

DUBOIS, *à part.*

La maxime eſt nouvelle !

DAMIS.

Quand l'Amour l'a ſurpris, on a beau réfléchir,
On eſt bien forcé d'obéir ;
Ce n'eſt ni la beauté ſouvent qui détermine,
Ni d'autres qualités plus ſolides encor.
Quand l'inſtant eſt venu, l'aſtre qui nous domine
Excite en nous ſoudain je ne ſçais quel tranſport....

CLÉON.

Seriez-vous par hazard dans ce cas ?

DAMIS.

C'eſt vous-même
Dont je prétends parler ici.
A l'établiſſement qu'on vous offre aujourd'hui,
Vous ne pouvez, dit-on, ſans une peine extrême,
Donner les mains...

DUBOIS, *à part.*

Oh ! oh ! que veut dire ceci ?

DAMIS.

Pour rejetter une telle alliance,
Il faut qu'en d'autres nœuds vous ſoyez arrêté.
On m'a parlé d'une certaine Hortenſe...

CLÉON.

Qu'en dit-on, s'il vous plaît ?

DAMIS.

On vante ſa beauté...
Et ... voilà tout.

DUBOIS, *à part.*

Il dit la vérité.

CLÉON.

L'éloge eſt un peu mince. Eſt-ce tout ?

DAMIS.

On ajoûte

Que vous l'aimez beaucoup.

CLÉON, *riant.*

Ah ! beaucoup !

DUBOIS, *à part.*

Beaucoup trop.

CLÉON, *à Dubois.*

Hem ?

DUBOIS.

Plait-il ?

CLÉON, *à Dubois.*

Que dis-tu ?

DUBOIS.

Pas le mot.

DAMIS.

Et comme là-dessus je suis encore en doute ;
Je viens m'en éclaircir à vous-même.

CLÉON.

Comment ?

DAMIS.

Si vous aimez Hortense, indubitablement
Vous n'aimez pas Sophie.

CLÉON, *un peu piqué.*

Eh bien ! que vous importe ?

DAMIS.

C'est que je l'aime, moi.

DUBOIS, *à part.*

Ceci n'est pas un jeu.

CLÉON.

Et votre passion pour elle est-elle forte ?

DAMIS.

Assez pour l'épouser, si j'obtiens son aveu.

CLÉON.

Vous ne pouvez manquer de plaire.

DAMIS.

Je n'en sçais rien. Avant que d'entamer l'affaire,
J'ai voulu m'assurer que vous n'y pensiez plus.
Je n'ai dessein d'agir qu'après votre refus.

CLÉON.

Agissez, agissez; vous en êtes le maître.

DAMIS.

Vous y renoncez donc?

CLÉON.

Je ne dis pas cela.

DAMIS.

Vous y tenez encor?

CLÉON.

Mais cela pourroit être.

DAMIS.

Quel parti prendrez vous?

CLÉON.

Celui qu'il me plaira.

DAMIS.

Expliquez vous donc mieux.

DUBOIS, *à part.*

La réponse est précise.

CLÉON, *avec humeur.*

Que voulez-vous, Monsieur, que je vous dise?

DAMIS.

Quelque chose de positif.
Un mot qui sur ce point me décide & m'éclaire;
Je ne vois pas par quel motif

Vous pourriez m'en faire un myſtere ;
Imitez-moi, je ſuis ſincere.

CLÉON, *bruſquement.*

Et moi, Monſieur, je ſuis très vif,
Je vous en avertis ; &, pour peu qu'on m'ennuie,
Je prends volontiers de l'humeur,
Ainſi trève de raillerie.

DAMIS, *fermement.*

La menace & le ton d'aigreur
Ne ſont pas les moyens par où l'on m'en impoſe.

CLÉON, *en colere.*

On en pourra trouver quelqu'autre.

DUBOIS, *à Cléon.*

Mais, Monſieur,
Vous ne prenez pas bien la choſe.

CLÉON, *à Dubois.*

Tais-toi.

DUBOIS, *à part.*

Peſte de l'étourdi !

DAMIS.

Je n'ai rien à répondre ici...

CLÉON.

Par-tout où vous voudrez, je ſuis prêt à vous ſuivre.

DAMIS.

Soit, il faut vous apprendre à vivre.

(On entend pluſieurs voix derriere le Théâtre.)

DUBOIS.

Mais quel nouveau charivari ?

SCENE XI.

DAMIS, CLÉON, DUBOIS, MONDOR, FINETTE, M. JAVARD, UN HUISSIER NORMAND.

JAVARD, *entrant brusquement.*

JE n'ai pas le loisir de revenir sans cesse,
Il faut que j'entre absolument.

DUBOIS.

Que demandez-vous donc ?

JAVARD.

Eh parbleu ! de l'argent.

L'HUISSIER, *à Dubois.*

Mon cher Monsieur, je viens pour affaire qui presse.

DUBOIS, *à Finette.*

Quoi ! c'est vous !

FINETTE, *le narguant.*

Oui.

CLÉON, *à Damis, qui veut sortir.*

Monsieur, un moment, s'il vous plaît.

DAMIS.

J'attendrai.

CLÉON, *à Finette.*

Bon jour, toi.

L'HUISSIER, *à Cléon.*

Monsieur, je viens....

MONDOR, *à Cléon.*

Que diable !
Va donc faire ta paix.

CLÉON.

Ah ! cher Mondor !

MONDOR.

Elle eſt
Dans une colere effroyable.

FINETTE.

Hélas ! rien n'eſt plus vrai.

CLÉON.

Contre qui ?

MONDOR.

Contre toi.

FINETTE, *à Dubois.*

Chaſſe-moi donc.

CLÉON, *à Mondor.*

Hortenſe eſt fâchée !

MONDOR.

Oui.

CLÉON.

Pourquoi ?

JAVARD, *à Cléon.*

Quand voulez-vous, Monſieur, ſoulager mes regîtres ?

CLÉON.

Bon jour, Monſieur Javard.

JAVARD.

Vous m'entendez, je croi.

L'HUISSIER, *écartant les autres.*

Eh ! de grace, Meſſieurs, faites donc place à moi.

MONDOR, *le repoussant.*

Que viens-tu faire ici ?

L'HUISSIER.

Je suis porteur de titres.

MONDOR, *à Cléon.*

Demande à Finette.

L'HUISSIER.

Paix donc.

L'affaire, voyez-vous, est de grande importance.
Vos créanciers, Monsieur, ont obtenu sentence ;
Je viens très-humblement vous la signifier.

CLÉON, *à M. Javard.*

Nous finirons dans peu, je vous le certifie.

MONDOR, *à l'Huissier.*

Passez-nous promptement la porte, je vous prie.

L'HUISSIER.

Il faut...

MONDOR.

Il faut... ?

JAVARD.

Il faut, s'il vous plaît, me payer.

CLÉON.

Oui, vous avez raison.

FINETTE.

Monsieur, venez donc vîte
Pour appaiser Hortense.

CLÉON.

Allons, je pars.

DUBOIS.

Eh quoi!
Votre oncle.

CLÉON.

Paix.

L'HUISSIER.

Comment! l'on me chaſſera, moi!
Je vous ſçaurai bientôt faire changer de gîte.
Entendez-vous, Monſieur, &, ſauf votre bon gré,
J'écrirai, j'inſtrumenterai.
Ah! ah! [*Il ſort.*]

JAVARD.

Je ſuis trop las d'attendre;
Donnez-moi de l'argent.

CLÉON.

Je vous en donnerai.

JAVARD.

Et quand?

CLÉON.

Tout au plutôt.

DUBOIS, *à part.*

Sçait-il auquel entendre?

CHŒUR.

MONDOR.

Viens donc.

CLÉON.

Je ſuis à toi.

JAVARD.

Sans délai, payez-moi.

CLÉON.

J'y compte.

MONDOR.

Le temps preſſe.

DUBOIS.

Votre Oncle.

FINETTE.

Ma maitreſſe
Vous attend dans l'inſtant.

CLÉON.

J'y vole, mon Enfant.

DUBOIS.

Votre Oncle...

CLÉON.

Tais-toi donc.

DUBOIS.

DUBOIS.

Vous ſçavez bien...

CLÉON.

C'eſt bon.

DAMIS.

Un mot à moi.

CLÉON.

Monſieur.

DAMIS.

A tantôt.

CLÉON.

Oui, d'honneur.

ENSEMBLE.

DUBOIS. Votre oncle...
FINETTE. Ma maitreſſe.
DAMIS. A tantôt.
JAVARD. Sans délai.
MONDOR. Le temps preſſe.
CLÉON, *à chacun.* Oui, oui, oui, oui, oui.

ENSEMBLE.

Songez-y.

CLÉON.

Oui, oui.

ENSEMBLE.

Songez que le temps preſſe.

CLÉON.

Comptez ſur ma promeſſe.

ENSEMBLE.

DUBOIS. Votre oncle...
FINETTE. Ma maitreſſe.
DAMIS. A tantôt.
JAVARD. Sans délai.
MONDOR. Le temps preſſe.
CLÉON, *à chacun.* Oui, oui, oui, oui, oui.

ENSEMBLE.

Songez-y.

CLÉON.

Oui, oui, oui.

(Tout le monde ſort, excepté Dubois.)

DUBOIS, *les regardant aller.*

A-t-il aſſez de peine, de tourmens,
Et d'embarras de toute eſpece?
Ah! Jeuneſſe, Jeuneſſe!
Ne ſeras-tu jamais ſage qu'à tes dépens?

(Il ſort.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

La Scene eſt chez Hortenſe.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE, FINETTE, MONDOR.

HORTENSE, *tenant à la main une Lettre ouverte.*

VIENDRA-T-IL ?

FINETTE.

Je ne ſçais ; on le cèle pour nous.
Je n'ai pû lui parler ; un Pédant ſubalterne,
Ce vieux valet qui chez l'Oncle gouverne,
M'a fermé les chemins. Oh ! je ſuis d'un courroux !...

HORTENSE.

L'ingrat !

MONDOR.

Qu'avez-vous, belle Hortenſe ?
D'où procède l'ennui qui ternit vos appas ?

HORTENSE.

Je ſuis outrée, & ne me connois pas.
Si vous ſçaviez à quel point on m'offenſe...
(*Elle lit ſur la Lettre.*)

» J'emploierai des moyens qui vous y forceront.

Qu'entend par-là Monſieur Oronte ?
Et qui ſuis-je donc à ſon compte ?
Croit-il qu'impunément j'endure cet affront ?

MONDOR.

Quel affront ? que voulez-vous dire ?

HORTENSE, *donnant la Lettre à Mondor.*

Tenez, liſez, Monſieur, ce qu'on oſe m'écrire.

TRIO.

HORTENSE.

En quoi ſuis-je coupable ?
D'un objet mépriſable
Ai-je l'air & le ton ?

MONDOR & FINETTE.

Elle a raiſon,
Non, non, non :
Elle a raiſon.

HORTENSE.

Quoi ! l'amour qui m'anime
Eſt traité comme un crime ?
Mais pour qui me prend-on ?

MONDOR & FINETTE.

Non, non, non, non.

HORTENSE.

Maîtreſſe de moi-même,
On me parle d'amour.
L'objet me plaît, & j'aime,
Et j'aime à mon tour.

MONDOR & FINETTTE.

Cela ſe voit chaque jour :
On donne amour pour amour.

HORTENSE.

En quoi ſuis-je coupable ?
Si l'on me trouve aimable,
Si l'on ſçait m'attendrir,
Eſt-ce à moi d'en rougir ?
Et doit-on m'en punir ?

MONDOR & FINETTE.

Non, non, non, non :
Elle a raiſon,
Elle a raiſon.

HORTENSE, *à Mondor.*

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

MONDOR.

J'approuve ces tranſports ;
Les termes du Billet me ſemblent un peu forts.

FINETTE.

Ma foi ſi j'étois de Madame,
Je ſçaurois m'en venger. Oui, j'en aurois raiſon.
On ſe repentiroit d'outrager une femme.

HORTENSE.

Me venger ? Et comment ?

FINETTE.

J'épouſerois Cléon,
En dépit du Bon-homme & de Cléon lui-même.
Je ne badine point, je ſçaurois dans ſon cœur
Exciter tant de trouble, inſpirer tant d'ardeur,
Que je le réduirois, dans ce déſordre extrême,
A demander des fers lui-même à ſon vainqueur.
Croyez-moi, dûſſiez-vous employer l'artifice,
Dans cette conjoncture il n'eſt point de milieu,
Il faut qu'un prompt hymen aujourd'hui-vous unifſe.

Ou dès demain, Madame, il faut vous dire adieu.
Cléon, vous le ſçavez, eſt foible, on le marie ;
De ſon vieux Oncle il ſuit les volontés :
Par vos efforts ſi vous ne l'arrêtez,
On en fera dans peu l'époux d'une Sophie,
L'Idole du Vieillard, l'objet de ſes bontés.
Souffrirez-vous ſans répugnance
Que ce fatal hymen renverſe vos projets ?
A la honte de vos attraits,
Laiſſerez-vous former une alliance,
Qui, détruiſant votre eſpérance,
Fait triompher vos ennemis ?
Eh quoi ! des jeunes gens, pour briller dans Paris,
Viendront faire chez nous leur cours de Politeſſe,
Prendre des mœurs, un ton, quitter leur maladreſſe ;
Et quand on les aura bien formés, bien inſtruits,
Loin de nous en donner le prix,
Leurs grands Parents nous chercheront chicane !
Fi, fi ; c'eſt un abus que la raiſon condamne,
Et qu'en bonne police on devroit réformer.
(*A Mondor.*)
N'eſt-il pas vrai, Monſieur.

MONDOR.

Oui, je dois confirmer
Cet avis de Finette, elle a bien vû l'affaire ;
Ce qui ſurtout doit vous déterminer,
C'eſt le beſoin preſſant & néceſſaire
De rappeller la fortune légere,
Dont les faveurs vont vous abandonner.

HORTENSE.

Mais Oronte irrité d'un hymen qu'il rejette,
Deshéritera ſon neveu.

MONDOR.

D'un Vieillard, croyez-moi, le courroux dure peu,
Et l'on fera la paix après la nôce faite.
Sur des miseres, sur des riens,
De l'Oncle contre vous l'inimitié se fonde :
Tout votre éclat le blesse, il ignore le monde ;
C'est un Négociant occupé de ses biens.

HORTENSE.

J'ai sur le cœur sa lettre & son impertinence.
Il sembleroit...

MONDOR.

Qu'importe ? Il s'agit de Cléon ;
C'est à lui qu'il faut plaire, & dans votre maison
Entretenir toujours le goût & l'élégance ;
Il aime comme vous le faste & la dépense ;
Ne dégénerez point, soutenez votre ton.

ARIETTE.

C'est peu pour une femme
D'être aimable par ses attraits.
Il faut que chez Madame
L'ennui ne pénetre jamais.
Égayez la soirée
Par des concerts divins :
Que dans des soupers fins
Votre table soit entourée
De charmans libertins.
Variez tout, c'est mon système ;
Donnez le jeu, donnez le bal.
Que, sans être toujours le même,
Le plaisir soit toujours égal.

SCENE II.

HORTENSE, FINETTE, MONDOR.

HORTENSE, *à Cléon qui entre.*

AH! vous voilà, Monsieur!

MONDOR, *à Hortense.*

Madame,
Sur-tout ne l'effarouchez point:
Vous devez l'écouter.

CLÉON.

De quel trouble votre ame....

MONDOR, *à Cléon.*

Ce n'est rien; j'ai pour toi répondu sur ce point.
[*A Hortense.*]
Quand vous l'accuserez, est-ce sa faute?

CLÉON.

Encore;
Que je sçache du moins....

HORTENSE.

Eh! quoi, Monsieur ignore
Combien dans sa famille on cherche à m'avilir,
De quels traits odieux on noircit ma conduite!
Vous sçavez si je le mérite;
Moi qui... mais c'en est fait, il faut m'en garantir;
Il faut nous séparer.

CLÉON.

Que dites-vous, Hortenſe?

HORTENSE.

A vos parens, par-là, j'impoſerai ſilence.

CLÉON.

Nous quitter! pourriez-vous vous-même y conſentir?
Hortenſe! vous ſçavez à quel point je vous aime;
Votre plaiſir, votre bonheur,
Vous me l'avez juré vous-même,
Étoit de regner ſur mon cœur;
Qui veut vous en ôter l'empire?
Vous ne me dites rien....

FINETTE.

Non, mais elle ſoupire.

CLÉON.

Eh! ben, j'oſe atteſter Finette & mon ami,
Que, plûtôt que de rompre une chaîne ſi douce,
[*A Mondor.*]
J'aimerois mieux cent fois... Parle donc, toi.

MONDOR.

Je touſſe.
Pardon, mais ne crains rien; va, tout eſt éclairci.
Ton Oncle cependant gâte toute l'affaire.

CLÉON.

Mon Oncle! quel eſt ce myſtere?

HORTENSE, *lui donnant la Lettre.*

Tenez, voulez-vous voir de ſon ſtyle? en voilà.

MONDOR, *pendant que Cléon lit.*

En tremes aſſez durs il menace Madame,
Si ſon cœur plus long-tems eſt ſenſible à ta flamme,
Qu'il ſçaura ſe venger, que ſçais-je moi? Cela
La fâche un peu.

CLÉON, *déchirant la Lettre.*

Vous ſerez ſatisfaite.
Par des complots ſecrets on veut m'inquietter;
Et moi, publiquement je vais me révolter.
Que mon Oncle à ſon gré détermine, projette;
De ſon courroux je crains peu les effets,
Et je déteſte ſes bienfaits;
Ils ſeroient trop payés au prix qu'il en exige.

FINETTE, *à Mondor.*

Il a pourtant bon cœur.

MONDOR.

Excellent.

HORTENSE.

Non, vous dis-je;
Je ne permettrai point que par rapport à moi
Vous renonciez à l'avantage...

CLÉON.

Moi, ſouffrir que l'on vous outrage!
Souffrir comme un Enfant qu'on me faſſe la loi!
Et quels ſont après tout les biens que j'abandonne?
Mon Oncle eſt jeune encore, il a tant de neveux,
Que ma foi leur nombre m'étonne!...
S'il faut partager avec eux,
L'héritage ſera réduit à peu de choſe....
Qu'on m'en prive, qu'on en diſpoſe,
Si nous reſtons unis, je ne regrette rien,
Et vous me tenez lieu de famille & de bien.

HORTENSE.

Vous êtes ſéduiſant.

MONDOR.

Il m'affecte.

FINETTE.

Il me touche.

CLÉON, *à Hortenſe.*

Ordonnez de mon ſort, que votre belle bouche
Prononce mon Arrêt, à tout je ſouſcrirai.

HORTENSE, *tendrement.*

Ah ! vous voyez trop bien ce que je vous dirai.

ARIETTE.

Ma tendreſſe,
Ou plûtôt ma foibleſſe,
Malgré moi,
Toujours me fait la loi.
Tout m'oblige
A vaincre mon ardeur.
Que ne puis-je
Y réſoudre mon cœur ?
Par quels charmes
L'avez-vous donc ſurpris ?
Les allarmes,
Les craintes, les mépris
De mes feux ſont le prix ;
Et ſans ceſſe,
Quand je veux vous haïr,
Conſtante à vous chérir,
Ma tendreſſe,
Ou plûtôt ma foibleſſe,
Malgré moi,
Toujours me fait la loi.

Mais à quoi pourrois-je prétendre ?
Je crains toujours Sophie, & l'Oncle & son pouvoir.

CLÉON.

Non ; n'appréhendez rien, peut-être dès ce soir
Vous connoîtrez le cœur de l'Amant le plus tendre.

MONDOR.

Eh ! bien, vous voilà tous contens.
Elle compte sur toi, tu peux compter sur elle,
J'en réponds corps pour corps ; quittez ces tons dolens,
Et songez qu'en ce jour le plaisir nous appelle :
Que ferons-nous ? Voyons ; il faut passer le temps.

CLÉON.

Nous soupons ensemble, j'espere ?

FINETTE.

Oui ; mais en attendant... (*A Mondor.*) Et ce Bal tant promis,
Monsieur Mondor.

MONDOR.

Je sçais, & j'en fais mon affaire,
J'ai prévenu tous nos amis ;
J'ai commandé Dominos, Symphonie,
J'attends aussi le Héros des Chanteurs.

HORTENSE.

Si nous faisions une partie ?

MONDOR.

Bon, voici justement quelqu'un de nos Acteurs.
Non, vraiment, c'est... c'est l'ami Bonne-Serre.

SCENE III

HORTENSE, FINETTE, CLÉON; MONDOR, BONNE-SERRE.

CLÉON.

QUEL eſt cet homme-là ?

MONDOR.

C'eſt un homme, en tout temps
Fort utile à connoître, & dans les cas urgens,
Capable ſur le champ de vous tirer d'affaire.

FINETTE.

Moyennant, cependant, un honnête ſalaire.

CLÉON.

J'entends.

HORTENSE.

Approchez donc. Avez-vous du nouveau ?

FINETTE.

Que portez-vous dans cette boëte ?

BONNE-SERRE.

Regardez-bien cela, Madame, c'eſt du beau,
C'eſt un aſſortiment. Voilà d'abord l'aigrette,
Les girandoles...

FINETTE.

Oh ! peſte ! les gros brillants !
Je ſuis folle des diamants.
Je n'en vois point ſans être émue
Cela reluit, cela ſatisfait tant la vue !

(*A Hortenſe.*)

Eſſayons ſi ceux-là vous iroient .... A ravir.
Depuis long-tems cela manque à votre parure ;

(*Elle prend une Girandole, la montre à Hortenſe, & la préſente à ſon oreille.*)

Il faut abſolument ....

HORTENSE.

Si tu voulois finir.

FINETTE.

Monſieur Cléon ſera charmé, je vous aſſure.

BONNE-SERRE.

Prenez-vous garde à la monture ?
Le travail eſt parfait. Je puis le garantir.

CLÉON.

Madame, en vérité, c'eſt une bagatelle...
Et vous me ferez grand plaiſir.

HORTENSE.

Non, Monſieur, je vous ſçais bon gré de votre zèle ;
Mais, je ne puis rien accepter :
Les choſes ne ſont point encore décidées,
Il ne faut rien précipiter.
Nous n'avons juſqu'ici que de ſimples idées,
Pour recevoir des dons il faut plus que cela.

FINETTE.

Mais l'on n'a point de ces ſcrupules-là ;
Quitte à rendre le tout, ſi la chance varie.
Madame, de ces bijoux-là,
Que j'aimerois à vous voir embellie !

ARIETTE.

La Girandole à l'oreille,
Fait merveille.
Le Papillon dans les cheveux,
Les rubans, & les nœuds,
Le braſſelet,
Et le portrait
Sur le poignet;
La piece & le bouquet;
Cela fait
Un effet,
Un effet admirable;
Incroyable.
Trop de ſimplicité
Vous rend obſcure;
Il faut à la Beauté
De la parure:
C'eſt par-là
Que le monde nous priſe;
Et voilà
Comme il faut être miſe;
Le ſcrupule eſt ſottiſe
En cela.

MONDOR.

Rien n'eſt plus vrai.

FINETTE.

Voyons le reſte de l'écrin...
Oh! que cette bague eſt jolie!

MONDOR.

Eh !bien, prends-la.

FINETTE.

Monſieur, . . c'eſt par plaiſanterie.

MONDOR.

Non, je t'en fais préſent.

FINETTE, *au Marchand.*

Oh ! Monſieur . . . c'eſt du fin,

BONNE-SERRE.

Je ne vends point de faux.

FINETTE.

Vrai ? la . . . ſans raillerie ? . .

(*A Mondor.*)

Monſieur Mondor . . . .

MONDOR.

Eh ! bien, quoi ?

FINETTE, *fait la révérence.*

Je vous remercie.

HORTENSE.

Finette, vous perdez l'eſprit.

FINETTE.

Madame, cela peut bien être ;
Mais, je gagne au marché ; ſuffit . . .

HORTENSE.

Vous faites un peu trop connoître
Certain empreſſement qui ne doit pas paroître.
Suivez-moi.

FINETTE.

Volontiers.

(*Elles ſortent.*)

SCÈNE

SCENE IV.

CLÉON, MONDOR, BONNE-SERRE.

MONDOR, *à Bonne-Serre.*

A Préſent, notre ami,
Il s'agit de faire le compte;
Voilà, Monſieur....

BONNE-SERRE.

La Bague en eſt auſſi?

MONDOR.

[*A Cléon.* [*A Bonne Serre.*]
Oui. Je te le rendrai... Voyons à quoi ſe monte
Le total, & ſur-tout traite-nous en amis.

BONNE-SERRE.

Ah! Meſſieurs, vous pouvez m'en croire à ma parole,
Je ne veux pas gagner avec vous une obole.
Rendez-moi les fonds que j'ai mis,
Voilà tout.

CLÉON.

Et l'objet eſt-il conſidérable?

BONNE-SERRE.

Tenez, vous aurez tout; oui... pour cinq cents louis;
C'eſt le prix coûtant.

MONDOR.

Comment diable!

BONNE-SERRE.

Foi de Marchand d'honneur, c'eſt au plus juſte prix.

CLÉON.

[*A part.*]

Cinq cents louis ! comment ſortir de l'aventure ?

[*Bas à Mondor.*]

Mondor, écoute donc. Dans cette conjoncture...
Je ne connois pas ce Monſieur....
Si tu pouvois m'aider à lui faire ſa ſomme.

MONDOR.

Morbleu ! j'enrage de bon cœur,
Je ne poſſede pas vingt francs, mais par bonheur,
Ne t'inquiette pas ; c'eſt un fort galant homme,
Répandu dans le monde, & qui ſçait vivre ; ainſi
Offre-lui ton billet payable, ... à l'échéance ...
Quand tu voudras.

CLÉON.

Crois-tu qu'il ait la complaiſance
De l'accepter ?

MONDOR.

Je te réponds de lui :
C'eſt un homme, te dis-je, accommodant, poli.

BONNE-SERRE.

ARIETTE. Notée à la fin.

On ſçait bien qu'il faut qu'un Marchand,
S'il entend un peu ſon talent,
Aux chalands faſſe politeſſe.
L'acheteur, quand on le careſſe,

Semble moins regretter l'argent.
Mais ſans eſpeces ...
Les politeſſes ...
Moi, je les aime,
Et j'en fais même
Tant que je dois,
Lorſque je vois
Gens raiſonnables ...
Sur-tout ſolvables;
Car enfin on ſçait qu'un Marchand,
S'il entend un peu ſon talent,
Malgré toutes ſes politeſſes,
Ses propos remplis de careſſes,
N'a des yeux que pour votre argent.

CLEON.

Ainſi, c'eſt de l'argent qu'il vous faut?

BONNE-SERRE.

Ma méthode
N'eſt guère de faire crédit.

CLÉON.

Mais quand on n'en a pas?

BONNE-SERRE.

Alors je m'acommode...

MONDOR, *à Cléon.*

Hem! vois-tu? quand je te l'ai dit.

BONNE SERRE.

Oh! oui, Monſieur, je m'accommode
De bijoux, de papiers où je trouve à-peu-près
Sûreté pour mes fonds & pour les intérêts.

CLÉON, *à Mondor.*

Ton homme qui ſçait vivre eſt un Juif.

MONDOR.

Un Corſaire.

CLÉON.

Écoutez, Monſieur Bonne-Serre,
Voilà deux cents louis.

MONDOR.

C'eſt de l'argent, je crois.

CLÉON.

Et voilà des billets au Porteur, pour le reſte.

MONDOR.

Des billets au Porteur, entends-tu ?

BONNE-SERRE.

Je le vois.

CLÉON.

Vous en êtes content ?

BONNE-SERRE.

Monſieur, je vous proteſte
Qu'en toute occaſion....

MONDOR.

Oui, mon cher; grand-merci,
(*Bonne-Serre ſort.*)

CLÉON, *à part.*

Ah ! ſi Dubois étoit ici,
Quels reproches !...

SCENE V.

MONDOR, CLÉON, HORTENSE; FINETTE, UN CHANTEUR, UN CHEVALIER GASCON, UN BARON, *Joueurs.*

HORTENSE, *aux Joueurs.*

MESSIEURS, vous vous faites attendre;
On ne peut plus bientôt vous avoir.

LE CHANTEUR.

Quant à moi,
J'ai beau refuser, me défendre,
Je ne sçais plus comment m'y prendre,
De tous côtés on m'enleve... Oh! ma foi...

HORTENSE.

Un homme de votre mérite
Est recherché par-tout avec juste raison.

LE CHANTEUR.

Mais on n'est pas de fer...

LE CHEVALIER GASCON.

Eh! bien, mon cher Cléon;
Veux-tu qu'avec toi je m'acquitte?
Tu nous gagnois hier.

CLÉON.

Moi? non; c'est le Baron.

HORTENSE, *au Chanteur.*

Cette chanson que vous m'avez promise...

LE CHANTEUR.

Je vous l'apporte.

HORTENSE.

Elle eſt de vous, je croi?

LE CHANTEUR.

Comment la trouvez-vous?

HORTENSE.

Délicieuſe, exquiſe.

LE CHEVALIER, *au Baron.*

Nous donnes-tu notre revanche?

LE BARON.

Moi?

Oui-dà, très volontiers.

CLÉON, *à Finette.*

Fais apporter la table.

HORTENSE, *au Chanteur.*

Vous nous la chanterez.

LE CHANTEUR.

Daignez m'en diſpenſer.

J'ai depuis quelques jours un rhume qui m'accable.

HORTENSE.

A demi-voix, ſans vous forcer.

MONDOR.

Si vous aviez votre muſique,

Je pourrois vous accompagner.

HORTENSE.

Vous?

MONDOR.

Oui, Madame, je m'en pique.

LE CHEVALIER, *à la table de jeu.*

Sandis, Meſſieurs, voyons; c'eſt mon tour à gagner.

MONDOR.

J'ai vû le temps que j'aurois fait la nique
Aux plus fameux.

FINETTE.

Et chantiez-vous auſſi ?

MONDOR.

Je chantois autrefois ; mais ma toux...

FINETTE.

C'eſt dommage.

LE BARON, *à la table de jeu.*

A qui fera.

MONDOR, *ſe mettant au clavecin.*

Tenez, approchez par ici.

LE CHANTEUR.

Quoi ! ſeul au clavecin ! ce n'eſt guère l'uſage ;
De la harpe à préſent on fait bien plus de cas.
Elle reſonne davantage.

MONDOR.

Eh bien ! ſi vous voulez...

LE CHANTEUR.

Vous en jouez ?

MONDOR.

Non pas ;
Mais vous ?

LE CHANTEUR.

J'ai ſi peu d'exercice,
Que je n'oſe...

HORTENSE.

Ah ! Monſieur veut faire des façons.

LE CHANTEUR.

Non, d'honneur; j'y ſuis très novice,
Mais vous excuſerez.

HORTENSE.

Oui, nous excuſerons.

MONDOR, *préludant au Clavecin.*

Sommes-nous bien d'accord? ... A peu près.

LE CHANTEUR.

(*Il prelude.*) Je commence.
La, la, la, la, la, la...

MONDOR.

Silence!

LE CHANTEUR.

Je vous prie, un peu d'indulgence.

ARIETTE.

Laiſſons gronder la Sageſſe,
Elle aura ſon tour un jour.
Ne ſuivons dans la jeuneſſe
Que les Plaiſirs & l'Amour.
Sans retour le temps s'envole,
Et trompe notre deſir;
Mais, Thémire, on s'en conſole
Quand on a l'art d'en jouir.
Laiſſons gronder la ſageſſe,
Elle aura ſon tour un jour.
Ne ſuivons, dans la jeuneſſe,
Que les Plaiſirs & l'Amour.

HORTENSE.

Elle eſt charmante, en vérité.
(*Aux Joueurs.*)
Avez-vous entendu, Meſſieurs ?

CLÉON, *à Hortenſe.*

(*Aux Joueurs.*) Oui, oui, Madame.
A quel tour ſommes-nous ?

HORTENSE.

Eh ! comme c'eſt chanté !

MONDOR.

Quelle préciſion !

HORTENSE.

Votre voix porte à l'ame,
Avec un goût ! on ne peut s'en laſſer.
Si j'oſois vous prier de la recommencer.

LE CHANTEUR.

(Laiſſons gronder, &c. *recommence l'Ariette ; pendant laquelle Hortenſe, Mondor & les Joueurs forment le ſeptuor ſuivant.*)

SEPTUOR.

LE CHANTEUR.

Laiſſons gronder
La Sageſſe,
Elle aura ſon tour
un jour.
Ne ſuivons dans la
jeuneſſe
Que les Plaiſirs &
l'Amour.

HORTENSE, FINETTE, & MONDOR.

CLÉON, ET LES DEUX JOUEURS.

CLÉON.

Vous vous trompez tous,
Voyez donc les coups.

LE BARON.

Je gagne en premier,
Vous êtes dernier.

CLÉON.

Qui faiſoit ?

Sans retour le temps s'envole,
Et trompe notre desir ;
Mais, Thémire, on s'en console,
Quand on a l'art d'en jouir.

Laissons gronder
La Sagesse,
Elle aura son tour
un jour.
Ne suivons, dans la jeunesse,
Que les Plaisirs & l'Amour.

Doucement, Messieurs,
Cessez vos propos.

Laissez-nous entendre.

Mais écoutez-nous,
Messieurs, taisez-vous.

LE CHEVALIER.
C'est moi.
[*A Cléon*]
Non, c'est vous, je croi ;
Vous êtes dernier,
Monsieur est premier.

CLÉON.
Voilà quatre cœurs.

LE BARON.
Et quatre carreaux.
Mais je suis premier ;
Et je dois gagner.

CLÉON.
Vous vous trompez tous.
Voyez donc les coups.

LE BARON ET LE CHEVALIER.
Mais nous croyez-vous
Gens à vous surprendre ?

CLÉON.
Voyez donc les coups.

LE BARON ET LE CHEVALIER.
Mais nous croyez-vous
Gens à vous surprendre ?

LE CHEVALIER.
Le jeu languit bien ;
On ne se fait rien.

LE BARON.
Etes-vous d'accord ?
Cavons au plus fort.

LE CHEVALIER ET CLÉON.
C'est bien dit, bien dit.

Messieurs, point de bruit.

HORTENSE.

Poursuivez, de grace.

LES TROIS.

C'est bien dit, bien dit.

LE CHEVALIER.

Je passe.

CLÉON.

Moi, je vais du jeu.

LE BARON.

Dix louis, morbleu.

LE CHEVALIER.

Moi, je vais de trente.

CLÉON.

Et moi de quarante.

LE BARON.

Vous avez brelan ?
Moi, je vais de cent.

CLÉON.

Prenons garde au coup.

LE CHEVALIER.

Je fais un va-tout.

CLÉON.

Eh bien ! je le tien.

LE BARON.

Je suis au plus fort.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus rien.

LE BARON.

Je propose encor.
Messieurs, au plus fort
Je réponds de tout.

CLÉON.

Prenons garde au coup.

LE CHEVALIER.

Un Brelan de Rois.

CLÉON.

Ne vaut pas trois as.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce que je vois.

LE BARON.
Ne vous preſſez pas.
LE CHEVALIER.
Quel malheur extrême !
LE BARON.
Brelan quatrieme !
Voilà trois valets,
Et celui-ci....
CLÉON.
Paix....
TOUS TROIS.
Paix, paix, paix.
Paix, paix, paix.
CLÉON.
Je tire une carte.
LES DEUX AUTRES.
Non, non, non, non.
LE BARON.
Non, non, non, non,
Il faut que tout parte.
CLÉON ET LE CHEVALIER.
Eh bien, prenez tout.
Ah ! le maudit coup !
Avez vous fini votre maudit jeu...?
J'enrage, morbleu !
Corbleu ! corbleu !

CLÉON.

Avec trois as !

LE CHEVALIER.

Le coup eſt piquant, je l'avoue.
Mais tu ſçais bien que, quand on joue,
Pour un point, très ſouvent on ſe trouve en echec.
Te ſouvient-il du jour que tu me mis à ſec ?
Contre moi la fortune étoit bien acharnée :
Je perdis en un ſoir ma rente d'une année.

CLÉON.

Tu perdis trois louis, pas davantage.

LE CHEVALIER.

Eh donc !
Il me faut à préſent, pour réparer ma perte,
Attendre dix mois, c'eſt bien long.

FINETTE.

Vous avez des amis ?

LE CHEVALIER.

Oui, dont la bourſe ouverte
En attendant, me dédommage un peu
Du vuide que m'a fait le jeu.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, UNE MARCHANDE DE MODES.

FINETTE.

QUE ſouhaite Madame ?

MONDOR, *à la Marchande.*

Entrez, c'eſt la Marchande
De Dominos.

HORTENSE.

Voyons. Eſt-ce des *Traits Galants.*

LA MARCHANDE.

Très galans, & des plus galans.
Informez-vous de moi; l'on connoît mes talens
A la Ville, à la Cour.

HORTENSE.

Eh! non, je vous demande...

MONDOR.

C'eſt moi qui les ai commandés.
Et ſûrement vous en ſerez contente.

FINETTE.

Il paroît que vous l'entendez.
(*Hortenſe paſſe le* Domino.)

MONDOR.

Sçavez-vous bien que c'eſt une élégante,
Que dans ſon magaſin elle a
Vingt minois tous charmans, & dont le moindre efface
En gentilleſſe, en bonne grace,
Tout le Ballet de l'Opera?

HORTENSE.

Je ne ſçais pas trop s'il m'ira.

MONDOR.

Sçavez-vous bien ce qu'il faut faire?
Pour l'eſſayer gaiement, danſons un menuet.
(*Il prélude l'air :* Non, toujours dire non;
en faiſant des ports de bras comiques.)

FINETTE.

Allons, Monsieur Mondor, ferme sur le jarret.

MONDOR.

Ne t'embarrasse pas, ma chere ;
Apprends que dans l'occasion
Je danse encore avec distinction.

FINETTE.

Oui, vous paroissez fort ingambe.

MONDOR, *prenant Hortense par la main.*

Allons, ma Reine, ouvrons le bal.
(*Il danse : après le premier tour il dit :*)
Comment cela va-t-il ? ...

CLÉON.

Pas mal.

MONDOR *continue de danser & fait comiquement le pas de Marcel.*

Remarquez-vous ce tour de jambe ?

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, DAMIS, *en* Domino, *& masqué.*

LE CHEVALIER, *voyant entrer* Damis.

LEs Masques sont exacts au rendez-vous, sandis.

FINETTE.

Le bal sera nombreux, à ce que je puis croire.

DAMIS, *se démasquant, à Cléon.*

Vous perdez bientôt la mémoire.
Me reconnoissez-vous ?

CLÉON.

Oui, Monsieur, je vous suis.

(Ils sortent tous deux en tâchant de ne pas être apperçus. Le menuet se continue toujours.)

SCENE VIII.

DUBOIS *entre d'un air effaré.*

MOnsieur Cléon !

FINETTE.

(A Dubois) Voici quelque triste message.
Que lui veux-tu ?

DUBOIS.

Je veux sçavoir s'il est ici.

FINETTE.

Eh bien ! oui.

LE CHEVALIER.

Non.

FINETTE.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Il est sorti.

DUBOIS.

DUBOIS, *avançant au milieu.*

Avec qui ?

MONDOR.

Range-toi, tu bouches le passage.

DUBOIS *se range un peu.*

Par grace...

LE CHEVALIER.

Avec un masque.

DUBOIS *animé, & coupant la danse.*

Ah ! juste ciel ! c'est lui.

MONDOR.

Ote-toi donc de-là, tu déranges la danse.

DUBOIS, *vivement.*

C'est bien fait ; oui, dansez, dansez, faites bombance :
Le héros de la fête & Damis... A l'instant
Ils s'égorgent peut-être...

HORTENSE.

Et pourquoi donc ?

MONDOR.

Comment ?

DUBOIS.

C'est Damis, j'en suis sûr... Messieurs.

LE CHEVALIER.

Pour quelle cause ?

DUBOIS.

Eh ! qu'importe ? l'objet mérite bien vos soins.
Vous êtes ses amis ... pour cette fois, du moins,
Soyez-lui bons à quelque chose.

CHŒUR.

MONDOR ET LES TROIS FEMMES.

Courez, courez à ſon ſecours :
Il en eſt temps, ſans doute encor.
Courez, courez à ſon ſecours :
Vous le ſçaurez, courez toujours.
Vous vous perdez en vains diſcours ;
Courez, courez à ſon ſecours.

MONDOR.

Vous balancez, que craignez-vous?
Ah ! ſans ma toux ... houx, houx, houx, houx.
(*Hortenſe s'aſſied comme évanouie.*)

MONDOR & FINETTE.

J'en aurai ſoin ;
Courez plus loin.

LES TROIS FEMMES.

Volez, volez à ſon ſecours.

MONDOR.

Volez donc, volez donc, volez à ſon ſecours.

LE CHANTEUR, LE BARON, LE CHEVALIER.

Informons-nous, ſçachons d'abord,
Informons-nous, ſçachons d'abord.
Informons-nous, ſçachons d'abord.
C'eſt un duel, c'eſt un duel ;
Le cas, le cas eſt criminel.
En pareil cas,
On n'oſe pas.
(*A Mondor.*)
Que n'allez-vous, que n'allez-vous?

Voilà Madame
Qui ſe pâme.

Eh bien, je vole, je vole, je vole à ſon ſecours.

Fin du ſecond Acte

ACTE III.

La Scene comme au premier Acte.

SCENE PREMIERE.

CLÉON, MONDOR.

MONDOR.

TU t'en es tiré bravement :
Ce Damis, par ma foi, ne te ménageoit guère.
Mais tu l'as pouſſé de maniere...

CLÉON, *avec diſtraction.*

Je vous ſuis obligé de votre empreſſement.

MONDOR, *d'un ton avantageux.*

On ſçait bien qu'en pareille affaire
Il faut être ſur-tout alerte & vigilant....
Mais que va devenir Hortenſe ?

CLÉON.

Pourquoi ?

MONDOR.

Selon toute apparence,

Vous aviez des témoins, ton combat sera sçu;
Pour quelques jours ici te voilà retenu.
Que fera-t-elle en ton absence?
Que de momens d'ennui pour elle je prévoi!

CLÉON, *affectueusement.*

Crois-tu qu'elle y sera sensible?

MONDOR.

Et toi-même, crois-tu possible,
Qu'épriſe comme elle est de toi...
Elle fait bien, au reste: elle te rend justice;
Mais cet attachement qui faisoit son bonheur,
Cet amour si cher à son cœur,
Va faire à présent son supplice.

CLÉON.

En quoi donc?

MONDOR.

Sois sincere, & parle sans détour.
Damis veut t'enlever Sophie;
Pour la lui disputer tu vas risquer ta vie;
Cela suppose qu'en ce jour,
Tu ressens pour la Belle encore un peu d'amour.
Hortense en est instruite. Hortense....

CLÉON, *vivement.*

Va lui dire....

MONDOR.

Oui.

CLÉON, *à demi-voix.*

Dieux! que faire?

MONDOR.

Écoute, en cas pareil;

Si tu veux ſuivre mon conſeil...
Mais tu crains....

CLÉON.

Parle, à tout je ſuis prêt de ſouſcrire.

MONDOR.

Il faut ici prendre un parti :
Moi, ce que je t'en dis... ſur-tout point de foibleſſe ;
Deux Beautés en ce jour ont droit à ta tendreſſe,
Tu dois bien les connoître ; examine, & choiſi.
D'un Oncle, d'un Tyran va remplir l'eſpérance,
Pour toujours abandonne Hortenſe ;
Dût-elle en mourir de douleur,
Doit-elle un ſeul moment balancer ton bonheur ?

CLÉON.

Qui ? moi !

MONDOR.

Pourquoi donc, ſi tu l'aime,
Avec ſes ennemis tant de ménagemens ?
Oſe donc une fois pour elle, pour toi-même
Faire éclater tes ſentimens.
Des cenſeurs, des fâcheux que ce jour te délivre.
Bravant les préjugés d'un Vulgaire hébeté,
Aſſurez votre liberté :
Au bout de l'Univers elle eſt prête à te ſuivre.

CLÉON, *réſolu.*

C'en eſt fait, cher ami ; demain matin je pars.
Arrange tout pour notre fuite.
Hortenſe voudra-t-elle en courir les hazards ?

MONDOR.

Elle ! oh ! ne crains pas qu'elle héſite.

CLÉON.

Va donc.

MONDOR.

Avant le jour, ici je te prendrai.

CLÉON.

Oui.

MONDOR.

Prends bien garde, au moins, que l'on ne te soupçonne.

CLÉON, *à Mondor qui s'en va.*

Et toi, ne dis rien à personne.

MONDOR, *revenant.*

Écoute, as-tu des fonds ? Il en faut.

CLÉON.

Je le sçai;

Et voilà ce qui m'embarrasse.

MONDOR.

Pourquoi donc ?

CLÉON.

J'ai tout épuisé.

MONDOR.

Il me semble pourtant que rien n'est plus aisé;

Et que, si j'étois à ta place,

Je serois moins embarrassé.

Tes amis....

CLÉON.

Où sont-ils ?

MONDOR.

Les Prêteurs....

CLÉON.

Me poursuivent.
Tous les maux, à la fois, m'arrivent.

MONDOR.

Ton oncle ?.

CLÉON.

Ah ! juste Ciel ! il est trop courroucé.

MONDOR, *dépité.*

Eh ! que veux-tu donc entreprendre ?
[*Après un temps.*]
Crois-moi ; prends que je n'ai rien dit.

CLÉON, *affectueusement.*

Ah ! Mondor !

MONDOR.

Non, ma foi, ce tracas m'étourdit :
D'un homme comme toi l'on ne peut rien attendre.
Hortense fera bien de suivre son projet.

CLÉON, *allarmé.*

Quel est-il ?

MONDOR.

De rester chacun comme vous êtes.

CLÉON.

Et tu dis qu'elle m'aime & qu'elle me suivrait ?

MONDOR.

Sans doute, mais, parbleu, tu vois ce qu'elle fait.
De ton côté, du moins, il faut que tu te prêtes.
Tu ne le peux ? Tant pis.

CLÉON, *décidé.*

Eh ! bien, je le pourrai.

MONDOR.

Non, non ; serviteur, je te laisse.

CLÉON, *vivement.*

Arrête. (*A part.*) J'imagine un coup de hardieſſe.

(*Il ſerre la main de Mondor.*)

A demain, tu m'entends...

MONDOR.

Et des fonds ?

CLÉON.

(*Après un moment de réflexion, il dit d'un ton ferme.*)

J'en aurai.

SCENE II.

CLÉON, *ſeul.*

IL a raiſon, c'eſt trop vivre dans la contrainte.
A tout homme d'honneur il en coûte toujours
D'étudier ſes geſtes, ſes diſcours ;
Mon cœur n'eſt pas né pour la feinte.
Je le ſens, je le ſens ; & le pas que je fais...
Ils l'ont voulu, ... mais ſi jamais...

SCENE III.

CLÉON, DUBOIS.

CLÉON, *appercevant Dubois.*

AH! Dubois, que dit-on ?

DUBOIS, *avec attendriſſement.*

Mon cher Maître, je pleure...

CLÉON, *prenant ſur ſoi.*

Pourquoi donc ?

DUBOIS, *ſe retenant.*

Ce n'eſt rien.

CLÉON, *d'un ton d'amitié.*

Parle donc.

DUBOIS.

Ce n'eſt rien ;
Vous dis-je.

CLÉON.

Tu ments.

DUBOIS.

Que je meure ;
Si...

CLÉON.

Damis...

DUBOIS.

Il ſe porte bien ;
Il ſort d'avec Sophie & votre oncle.

CLÉON, *à part.*

Q'entends-je ?
Il plairoit à Sophie... Eh ! tant mieux, après tout.
[*A Dubois.*]
L'a-t-elle bien reçu ?

DUBOIS.

Mais, vous êtes étrange !
Ne pouvez-vous souffrir qu'on la trouve à son goût ?
Il est vrai qu'on a tort de chercher à lui plaire,
Tout ce qui n'est pas vous, la touche foiblement...
Ah ! si vous aviez vu comment,
Si-tôt qu'elle a sçu votre affaire,
Son cœur, d'inquiétude & d'amour agité,
Modéroit les transports de votre oncle irrité,
Exposoit vos raisons dans un jour favorable !...
Voilà ce qui s'appelle aimer de bonne foi,
Voilà ce que chacun voit ici comme moi
Et ce qui vous rend plus coupable.

CLÉON, *rêvant à part, sans écouter ce que Dubois lui dit.*

Oui, je l'ai résolu...

DUBOIS.

De quoi faire ?

CLÉON, *sortant de sa rêverie.*

Hein ?

DUBOIS, *appercevant Sophie.*

Voici.
Cette charmante Protectrice.

CLÉON.

Qui ?

DUBOIS.

Sophie.

CLÉON, *étonné.*

Elle vient ici ?

DUBOIS.

Oui.

CLÉON, *avec vivacité.*

Suis-moi.

DUBOIS.

Reſtez donc.

CLÉON, *en colere.*

Non, ſuis-moi.

(*Il ſort.*)

DUBOIS.

Quel caprice !
Ma foi, c'eſt tout de bon; il a l'eſprit perdu.

SCENE IV.

DUBOIS, SOPHIE.

SOPHIE, *appellant Dubois.*

DUBOIS, Dubois.

DUBOIS.

Pardon, ſi je vous quitte.
Cléon, m'attend.

SOPHIE, *tendrement.*

Il eſt donc revenu ?

DUBOIS.

Oui, Madame.

SOPHIE, *avec bonté.*

Eh ! bien, va donc vîte.

[*Dubois ſort.*]

SCENE V.

SOPHIE, *seule.*

ARIETTE.

PAR les attraits de l'espérance,
L'Amour enchaîne les cœurs;
Il les soumet à sa puissance,
Et les accable de rigueurs.
Sous son empire,
L'on soupire:
Ce Dieu cruel n'en fait que rire.
Il se repaît de nos douleurs.
Si quelquefois l'indifférence
Veut de ses loix nous affranchir,
L'Amour sçait bien nous retenir
Par les attraits de l'espérance.

D'un infidele amant trop long-tems occupée,
J'ai cru qu'à l'oublier je pourrois parvenir.
Il est donc vrai que je me suis trompée,
Par un rayon d'espoir je me laisse éblouir,
Et je reprends des fers dont j'étois échappée.

SCENE VI.

SOPHIE, DUBOIS.

DUBOIS.

GRACE au Ciel, j'ai l'esprit content;
Je commence à me reconnoître.
[*A Sophie.*]
Madame, me voici.

SOPHIE.

Que fait ton jeune Maître?

DUBOIS.

Il dort, je crois, en ce moment.
Il en a bon besoin, au reste... Ah! quelle vie!

SOPHIE.

N'est-il point blessé?

DUBOIS.

Non; oh! non, ne craignez rien.

SOPHIE.

T'a-t-il parlé de moi?

DUBOIS.

De vous?.. oui.

SOPHIE.

Je t'en prie;
Dis-moi la vérité?

DUBOIS.

Vraiment, sans doute...

SOPHIE.

Eh ! bien ?

Que penſe-t-il ?

DUBOIS.

Et le ſçait-il lui-même ?

Sçait-il par où ſortir de ce déſordre extrême ?
Quelque Démon ſans doute en ſecret le pourſuit.
Il vous aime, j'en ſuis preſque ſûr ; il vous fuit.
Ce ſont des mouvemens de fureur, de tendreſſe...
Il ſe reproche ſa foibleſſe ;
Nomme Hortenſe, Mondor... On n'y voit goute enfin.
Laiſſons-le repoſer, peut-être que demain,
Tranquille, & revenu du trouble qui l'agite,
Il ſentira l'abus d'une telle conduite.

SOPHIE, *ſouriant.*

S'en corrigera-t-il ?

DUBOIS.

Hein ? peut-être. A propos ;
Il ſe fait tard, Mademoiſelle ;
Ici toute la nuit faites-vous ſentinelle ?
Ne ſeroit-il pas temps de prendre du repos ?

SOPHIE.

Je te retiens ; j'ai tort... Adieu, je me retire.

DUBOIS.

Un moment, s'il vous plaît, je m'en vais vous conduire.

[*Il prend les bougies qui ſont ſur la table & marche devant Sophie pour l'éclairer. Tous deux ſortent.*]

SCENE VII.

(On baisse la rampe de façon que le Théâtre soit dans la plus grande obscurité. La Décoration change, & représente le cabinet d'Oronte. A la droite de l'Acteur est un secrétaire fermé, & à gauche une table & un fauteuil.)

CLÉON, *seul, en deshabillé, & une bougie à la main.*

ARIETTE.

QUELLE terreur
Saisit mon cœur ?
Une secrette horreur
Me trouble, m'agite.
(*Il pose une main sur le secrétaire.*)
C'est ici,
M'y voici.
(*Il veut mettre la clef.*)
Ma main hésite....
Mon cœur palpite.
(*Il se retourne.*)
J'entends, je crois, du bruit....
Non, tout est en silence.
C'est le remords qui me poursuit....
Cruelle Hortense,
A quoi me réduis-tu ?
Inquiet, éperdu,

Je vois l'abîme
Du crime
S'ouvrir devant moi,
Et je m'y plonge ſans effroi.
Mais le temps preſſe...
(*Il tourne la clef.*)
La clef tourne ſans ceſſe...
(*Avec impatience.*)
Ouvrirai-je enfin ?
(*Il ſoupire.*)
Fatal deſſein !
Fuyons...
(*En voulant retirer la clef pour s'enfuir, le ſecrétaire s'ouvre.*)
Elle eſt ouverte.
Pour éviter ma perte,
Mes ſoins ſont ſuperflus.
O Dieux ! je n'en puis plus.
(*Il ſe repoſe un inſtant en s'accôtant ſur le ſecrétaire.*)
(*Il parcourt le ſecrétaire à la hâte.*)
Point d'argent !.. point d'argent !..
(*Il prend un porte-feuille.*)
Ce porte-feuille, au moins, renferme quelque choſe.
(*Il paſſe de l'autre côté du Théâtre, poſe ſa lumiere ſur la table, & ſe jette dans le fauteuil.*)
Que vois-je ?.. c'eſt un teſtament !
C'eſt

C'eſt de bonne-heure ! ... Ah ! voyons donc
comment
De ſon bien mon Oncle diſpoſe.
(*Il lit.*] [*Il tourne la feuille.*]
Je ſouſſigné ..... paſſons cela.
[*Il retourne un autre feuillet.*]
Conſidérant .... & *cœtera* ...
Je nomme de mes biens unique Légataire ...
Cléon ..., Cléon ! ... ſa volonté derniere
Me choiſit ſeul entre tous ſes neveux !
(*Il ſe renverſe dans le fauteuil, & le papier lui tombe des mains.*)
Qu'ai-je fait, malheureux ?

RÉCITATIF.

Mes yeux s'ouvrent à la lumiere ;
Le voile eſt enfin déchiré.
L'affreuſe Vérité m'éclaire....
De honte & de remords mon cœur eſt pénétré.

[*Il ſe releve avec tranſport.*]

ARIETTE.

Le déſeſpoir, la rage,
Vont être mon partage.
Punis-moi, Ciel vengeur !
Au défaut de ta juſtice,
Mes remords ſont mon ſupplice.
Tout l'enfer eſt dans mon cœur.

[*Il ſe rejette dans un fauteuil, & y reſte comme un homme anéanti.*]

SCENE VIII.

MONDOR, CLÉON.

MONDOR, *appellant à demi-voix.*

ST, st, Cléon! Eh! bien, quelle nouvelle?
Partons-nous?

CLÉON, *sans se lever.*

Quelle voix m'appelle?

MONDOR.

C'est moi: c'est ton ami.

CLÉON, *le regardant avec des yeux égarés.*

Je ne vous connois pas.

MONDOR.

C'est moi. C'est Mondor.

CLÉON, *se retournant de l'autre côté.*

Le perfide!

MONDOR.

Le temps presse; viens, suis mes pas.

CLÉON, *toujours dans le fauteuil.*

Où veux-tu me conduire encore?... Au parricide?

MONDOR, *à part.*

(*Haut.*)

Il n'est pas réveillé. Tes aprêts sont-ils faits?
Ouvre les yeux.... C'est moi,

CLÉON, *se levant.*

Oui, je te reconnais.
Oui, c'est toi, séducteur infâme;
Qui, creusant sous mes pas l'abîme où je me voi,
As sçu, par les secours d'une odieuse femme,
Me rendre en tout semblable à toi.

MONDOR, *étonné.*

As-tu perdu le ſens ?

CLÉON.

Je l'ai perdu ſans doute,
Quand docile à ta loi, ſéduit par ta leçon,
J'ai pû te ſuivre dans la route
Où tes affreux conſeils égaroient ma raiſon.

MONDOR.

Quel diable de jargon ! je n'y puis rien comprendre.
Explique-toi donc clairement.
Hortenſe au rendez-vous eſt déja ſûrement,
Veux-tu long-tems la faire attendre ?

CLÉON.

Hortenſe !

MONDOR.

Et oui, vraiment, ne t'en ſouvient-il plus ?

CLÉON.

Hortenſe & vous, couple funeſte,
Je maudis le moment où je vous ai connus.
Autant je vous aimois, autant je vous déteſte.

[*A part.*] MONDOR.

Quel traitement ! par où me le ſuis-je attiré ?

[*Haut.*]

Ah ! çà ; mais ſçais-tu bien que je me fâcherai.

CLÉON, *avec un mépris marqué.*

Vous n'en avez pas le courage.

MONDOR, *animé.*

Cléon !

CLÉON.

Otez-vous de mes yeux.
Sortez, vous dis-je, de ces lieux.
Je ne puis vous ſouffrir ni vous voir davantage.

MONDOR.

Doucement donc, tu me fais peur.
Parlons tranquillement : eſt-ce-là la maniere
Dont tu dois me traiter, moi, ton ami ſincere ? ...

CLÉON.

Mon ami ! vous !

MONDOR, *ſe retirant.*

Eh bien ! la ... votre ſerviteur.

SCENE IX.

CLÉON, DUBOIS.

DUBOIS.

QUi diantre ſi matin peut crier de la ſorte ?

CLÉON.

Ciel ! Dubois !

DUBOIS.

Quoi ! ceſt vous ?

CLÉON, *voulant ſe ſauver.*

Où fuir ? où me cacher ?

DUBOIS, *voulant le retenir.*

Un moment.

CLÉON.

Laiſſe-moi.

DUBOIS.

Quel accès vous tranſporte ?

CLÉON

Cher ami, crains de m'approcher.
Je voudrois, dans l'excès de ma douleur profonde,
M'anéantir moi-même aux yeux de tout le monde.

DUBOIS.

Qui vous conduit ici ?

CLÉON.

Mon malheureux deſtin.

Tiens, regarde.

DUBOIS.

Quoi donc ?

CLÉON.

L'ouvrage de ma main.

SCENE X.

CLÉON, DUBOIS, SOPHIE, *acourant.*

SOPHIE.

CLéon!..Dubois!.. qu'annonce votre trouble?
Parlez, éclairciſſez-moi donc.
Pourquoi ce déſeſpoir, cette confuſion ?....

CLÉON.

Sophie!... Eh! quoi, c'eſt vous!,.. vous!... ma honte redouble.
Fuyez... à ſes remords laiſſez un malheureux.

SOPHIE.

Moi, vous quitter!

CLÉON.

J'ai rompu tous les nœuds...
Je ne mérite plus... je me hais... votre vûe
Porte un nouveau poiſon dans mon ame éperdue.

DUBOIS, *à Sophie.*

Sortez, ne dites point ce que vous avez vû.
Vous le déſeſperez....

SOPHIE.

Moi ! que je l'abandonne !...
Eſt-ce pour moi qu'il eſt à ce point combattu ?

CLÉON.

Sophie, en vous aimant, j'euſſe aimé la vertu.
On a trompé mon cœur. Le crime m'environne.

SOPHIE.

Qu'avez-vous fait ?

CLÉON.

Fuyez cette horrible clarté.
Je ſuis un monſtre odieux à moi-même,
Je vais cacher ma honte & mon indignité.

SOPHIE.

Non, demeurez ; non, Cléon, je vous aime.

CLÉON, *ſortant.*

Haïſſez-moi plûtôt, je l'ai bien mérité.

SCENE XI.

DUBOIS, SOPHIE, M. ORONTE.

DUBOIS.

(*A part.*) (*A M. Oronte.*)
S'Il alloit...je ne ſçais...Monſieur, venez donc vîte,
Venez, & ſecourez le malheureux Cléon.
Preſſé par ſes remords, il veut prendre la fuite.

SOPHIE.

Eh ! mais pourquoi ? ... quelle raiſon ? ...

M. ORONTE.

Ah ! ah ! que vois-je ? on a forcé mon ſecrétaire !
C'eſt bon.

DUBOIS.

Vous feriez moins sévere,
Si vous voyiez son repentir.
Le reste de sa vie, il prétend se punir
D'un crime presqu'involontaire.

M. ORONTE.

C'est bon.

SOPHIE.

Croyez, Monsieur, que l'instant est venu.
La honte que lui cause une telle aventure,
Le regret qu'il en a conçu,
Ses larmes, ses frayeurs sont d'un heureux augure.

M. ORONTE.

Je le crois. (*A Dubois.*) Faites-le venir.

DUBOIS.

Je ne sçais à vos yeux s'il osera s'offrir,
Devant moi-même il craignoit de paroître.

M. ORONTE.

Dis-lui que je le veux.

SOPHIE.

J'y vais aussi. Peut-être,
S'il reconnoît ses torts, son bonheur en ce jour
Sera l'ouvrage de l'Amour.

SCENE XII.

M. ORONTE, *seul.*

Ils font pour m'attendrir tous les efforts possibles,
Ils ne pénetrent pas dans le fond de mon cœur :
D'un repentir si vrai les marques infaillibles,
En comblant mes desirs, désarment ma rigueur.
Cher Cléon... paix, silence.
C'est ici que sur-tout il faut de la prudence.

ARIETTE.

Taiſez-vous, ma tendreſſe,
Cachez-vous au fond de mon cœur.
Cléon revient de ſon erreur,
Et dans le trouble qui le preſſe,
Il entend la voix de l'honneur.
O jour heureux! jour d'allegreſſe!...

Taiſez-vous, ma tendreſſe,
Cachez-vous au fond de mon cœur.

Si je vous croyois aujourd'hui,
Je courrois au-devant de lui,
Au lieu d'un juge redoutable,
Au lieu d'un juge inéxorable,
Il ne verroit qu'un tendre Ami...

Taiſez-vous, ma tendreſſe,
Cachez-vous au fond de mon cœur.

SCENE XIII. *& derniere.*

M. ORONTE, CLÉON, *amené par Sophie*, DUBOIS.

M. ORONTE.

VOus voilà donc, Monſieur?

CLEON.

Je tombe à vos genoux,
Non pour vous demander ma grace;
Je n'en mérite point. Suivez votre courroux.
Ce jour a mis le comble à mon audace.
J'en fais, en rougiſſant, l'humiliant aveu,
Et n'ai plus qu'à vous dire un éternel adieu.

M. ORONTE.

Levez-vous, levez-vous.

CLÉON.

Si pourtant j'oſe encore
De mon cœur à vos yeux dévoiler les ſecrets,
O mon bienfaicteur que j'honore,
(*A Sophie.*)
O vous que j'outrageois, & qu'à préſent j'adore,
Croyez qu'on n'éprouva jamais
De remords plus cuiſans, de douleur plus amere,
De repentir plus vif & plus ſincere,
Que celui que j'emporte en m'éloignant de vous.

SOPHIE, *à M. Oronte.*

Monſieur, vous l'entendez.

M. ORONTE, *à part.*

Que ces momens ſont doux!
(*Haut.*)
Diſſimulons encor. Qu'un mortel miſérable,
Vagabond, ſans aſile, & privé de ſecours,
Commette le forfait dont vous êtes coupable,
L'impérieux beſoin de conſerver ſes jours
Peut-être le rend excuſable;
Mais vous dont j'ai toujours prévenu les ſouhaits,
Vous pour qui j'eus toujours une ame ſi ſenſible...
Vous, chez moi, dans mon ſein, nourri de mes bienfaits..
Répondez-moi ... comment eſt-il poſſible
Que vous vous emportiez à ce honteux excès?

CLÉON.

Accablez-moi, ſans vous contraindre,
Vos reproches n'ont rien dont je puiſſe me plaindre.
Les plus cruels de tous ſont ceux que je me fais.

M. ORONTE.

De vos égaremens j'avois prévû la ſuite ;
Que n'avez-vous plutôt écouté mes avis ?

CLÉON.

Eh bien ! je les ai mal ſuivis.
J'ai, du ciel irrité, mérité la pourſuite,
Je ſuis pour tout le monde un objet de mépris ;
Mais que vouliez-vous que je fiſſe ?
Plus de cent fois, (que vais-je, hélas ! vous retracer?)
J'ai voulu m'arrêter au bord du précipice,
Une inviſible main ſembloit m'y repouſſer.
D'un pouvoir inconnu victime déplorable,
Eſclave d'un coup d'œil, d'un regard favorable,
J'étois de tous côtés le joüet de l'erreur ;
Et ſi, dans ces momens d'ivreſſe,
La fatale Beauté qui conduiſoit mon cœur,
Eût exigé de moi... le comble de l'horreur...
Si, pour mériter ſa tendreſſe,
Il eût fallu ... que ſçais-je ? .. armer contre vos jours
Cette main qui n'avoit d'appui que vos ſecours,
Peut-être....

M. ORONTE.

O Dieux ! qu'oſes-tu dire ?

CLÉON.

Je m'égare, il eſt vrai ; pardonnez au délire,
Au trouble affreux où je me voi.
Je ne puis faire un pas que mon cœur ne frémiſſe.
L'excès de vos bontés s'éleve contre moi,
Et vos bienfaits font mon ſupplice.
Lorſque, pour ſatisfaire un amour inſenſé,
J'ai profané le dépôt reſpectable
D'un bien, avec honneur, par vos ſoins amaſſé ;

Jugez de ma douleur. Cet acte favorable,
Où vos dernieres volontés
Nomment pour héritier un neveu trop coupable...
(Il prend le teſtament.)
A frappé dans l'inſtant mes yeux épouvantés.

M. ORONTE.

Ma tendreſſe pour toi me l'avoit fait écrire.

CLÉON.

La bonté le dicta, le crime le déchire.
(Il déchire le teſtament.)
Rendez heureux des cœurs dignes de votre amour.

M. ORONTE, *ſurpris.*

Que fais-tu, malheureux ?... quelle fureur étrange ?...

CLÉON.

Laiſſez-moi. J'ai trahi la Nature en ce jour,
Je m'en punis, & je vous venge.

M. ORONTE, *attendri.*

Sophie !

SOPHIE.

Eh bien ! Monſieur...

M. ORONTE.

Je demeure éperdu.
Ah ! Cléon, à ce trait me ſerois-je attendu ?

SOPHIE, *à Oronte.*

Calmez ſon déſeſpoir ... je tremble ... je friſſonne...

M. ORONTE, *à Cléon*

Embraſſe-moi, mon fils. Mon fils, je te pardonne.

DUBOIS.

Je renais.

SOPHIE.

Je me livre aux plus heureux tranſports.

CLÉON, *prenant la main de ſon Oncle.*

Juſqu'au dernier moment, votre bonté propice

Prévient donc tous mes vœux !

M. ORONTE.

Va, je te rends justice.
On n'est plus criminel avec de tels remords.

CLÉON.

Et vous, généreuse Sophie,
En faveur d'un ingrat que vous devez haïr,
Et qui dès ce moment vous consacre sa vie,
Daignerez-vous encor vous laisser attendrir ?

SOPHIE.

Ah ! je l'ai trop pleuré pour ne le pas chérir.

M. ORONTE.

(*A Cléon.*) (*A Sophie.*)
Mes vœux sont donc remplis. Sois mon fils. Sois ma fille.
Que les nœuds les plus doux resserrent ma famille.
Aimez-vous, & que rien ne trouble désormais
De vos jours fortunés l'innocence & la paix.
(*Au Public.*)
Souvent des cœurs bien nés & que l'honneur anime,
Se trouvent renversés par un choc imprévu ;
C'est un bonheur pour eux de voir de près le crime,
Ils en connoissent mieux le prix de la Vertu.

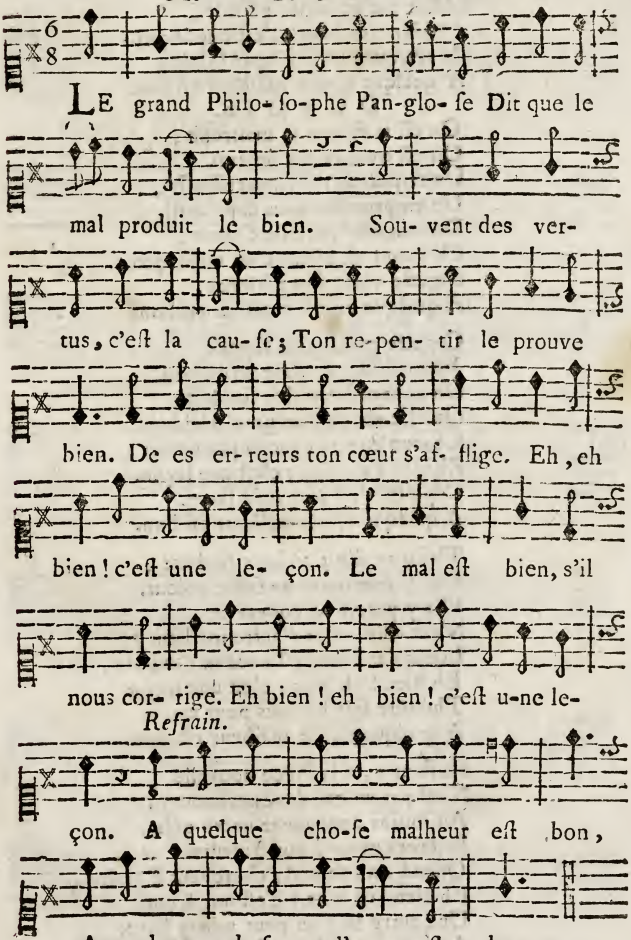
CHŒUR.

M. ORONTE, CLÉON, SOPHIE.

Formez / Formons } les plus aimables chaînes ;
Ce jour heureux comble tous mes desirs.
Que le souvenir de { vos / nos } peines
Serve à ranimer { vos / nos } plaisirs.

VAUDEVILLE.

M. ORONTE.



CLÉON.

Une dangereuse Coquette
Trompe aisément un foible cœur.
Dans quel abîme elle nous jette !
J'oubliois tout jusqu'à l'honneur.
Séduit par un objet perfide,
Eh bien ! eh bien ! c'est une leçon.
Je retrouve un bonheur solide.
A quelque chose malheur est bon.

DUBOIS.

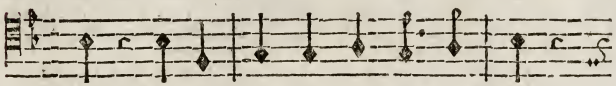
On est trahi par sa maitresse,
On est trompé par un ami.
Un fripon au jeu vous redresse,
Un emprunteur vous dupe aussi.
De tout côté pareille chance,
Eh bien ! eh bien ! c'est une leçon.
Sagesse vient d'expérience.
A quelque chose malheur est bon.

Céphise prêchoit la sagesse
En médisant comme un démon.
On apprend certaine foiblesse
Qu'elle eut un jour pour Alcidon.
Chacun en rit, chacun plaisante ;
Eh bien ! eh bien ! c'est une leçon.
Céphise n'est plus médisante.
A quelque chose malheur est bon.

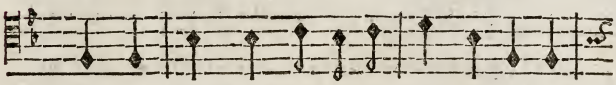
Thémire alloit au bois seulette,
Elle y rencontre un franc voleur.
Elle y perdit sa collerette.
N'eut-elle point d'autre malheur ?
Lorsqu'au danger Tendron s'expose,
Eh bien ! eh bien ! c'est une leçon.
Thémire fuit les bois pour cause.
A quelque chose malheur est bon.

Messieurs, si la Pièce nouvelle
N'est pas au gré des Spectateurs,
Au moins approuvez notre zéle,
Et faites grace à nos Auteurs.
Quand on fait mal, cherchant à plaire,
Eh bien ! eh bien ! c'est une leçon.
Une autre fois on peut mieux faire.
A quelque chose malheur est bon.

3 ON ſçait bien qu'il faut qu'un Mar-

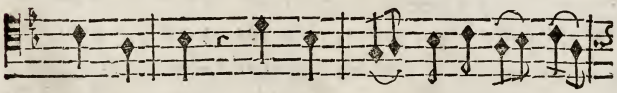


chand, S'il en- tend un peu ſon ta- lent,

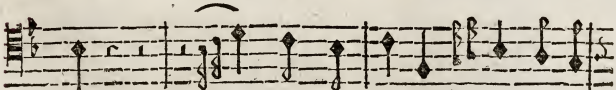


Aux cha- lans faſ- ſe po-li- teſ- ſe. L'ache-

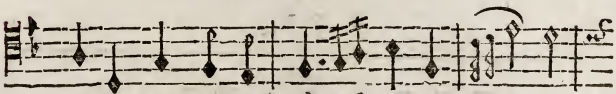
teur, quand on le ca- reſſe, Semble moins regret-



ter l'ar- gent; Semble moins regret- ter l'ar-

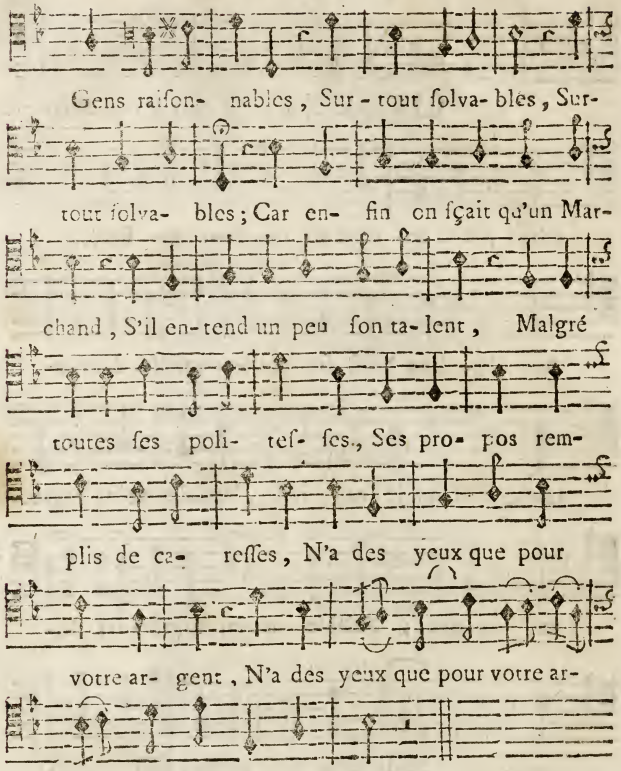


gent. Mais ſans eſ- peces, Les poli-



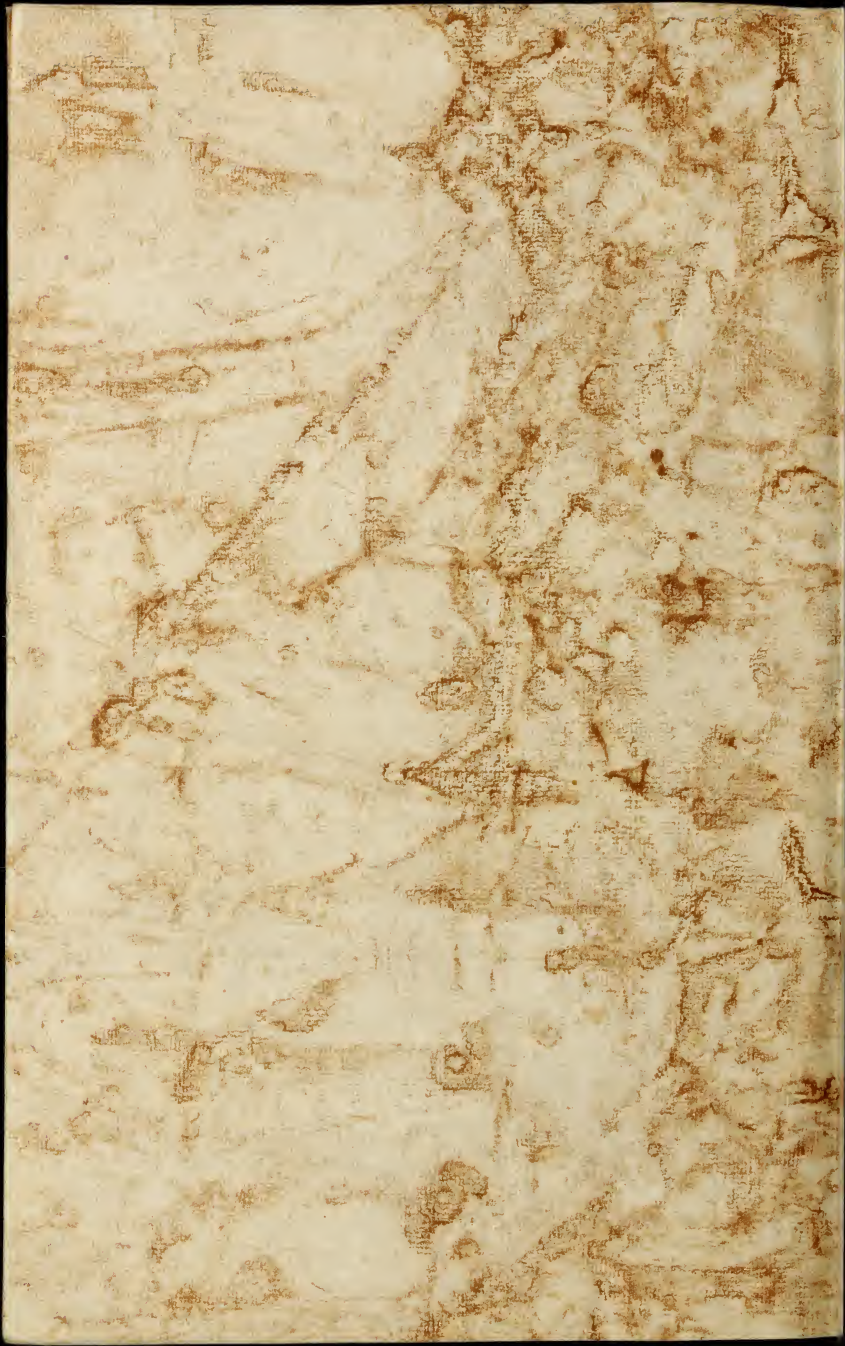
teſſes, Moi je les ai- me, Et j'en fais

même Tant que je dois, Lorſque je vois,



FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *l'Ecole de la Jeuneſſe*, *Comédie*, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 6 Janvier 1764. MARIN.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent au Nouveau Recueil de Pièces de Théâtre François & Italien.